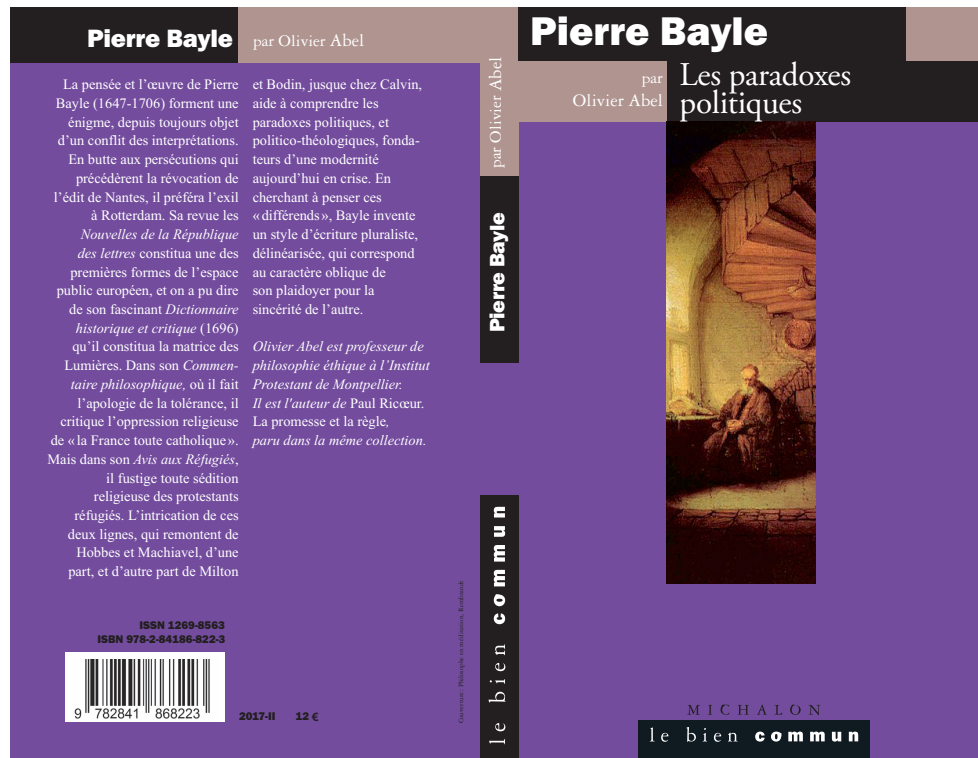


Olivier Abel, *Pierre Bayle, Les paradoxes politiques*, Paris, Michalon, 2017, 125 p.

La pensée et l'œuvre de Pierre Bayle (1647-1706) forment une énigme, depuis toujours objet d'un conflit des interprétations. Au-delà de la biographie philosophique de cet auteur méconnu, ce petit ouvrage s'attache à pointer chez Bayle les paradoxes politiques, mais aussi « politico-théologiques », fondateurs d'une modernité aujourd'hui en crise. On voit notamment l'actualité de sa critique du blasphème, de son éloge de la tolérance qui fait du traitement des minorités une pierre de touche de la séparation entre politique et religion, séparation dont il est un des penseurs les plus originaux. Il y a dans son œuvre un potentiel critique encore inachevé. En voici, ci-dessous, quelques brefs aperçus.



Athée :

On peut être athée et vertueux, et une société d'athées serait parfaitement viable — une société de purs chrétiens ne serait d'ailleurs pas viable car elle ne saurait pas se défendre. Ce genre de pensées l'ont fait passer, en son temps, comme un penseur de paradoxes. C'est peut-être que Bayle, en calviniste hétérodoxe mais rigoureux, préfère être traité d'athée que d'idolâtre : il prend méthodiquement la défense de tous ceux qui sont accusés d'athéisme, de Milton à Spinoza. Mais c'est peut-être qu'il était lui-même, lui, le fils d'un pasteur ariégeois persécuté pour sa foi, sur la voie d'un scepticisme athée, sous l'aiguillon de la question critique : « Ah, c'est ça que vous appelez Dieu ? ». C'est ainsi qu'il n'a cessé de démanteler les « théodicées », notamment celle que Leibniz lui objectait, préparant tous les arguments de Voltaire.

Comète :

Ses *Pensées diverses sur la comète* (il s'agissait de la comète de Halley qui venait de faire un passage remarqué, et avait soulevé de grandes paniques), publiées en 1682 à Rotterdam, est le premier livre qui l'a fait remarquer, par la vivacité pleine d'humour de sa controverse (bien calviniste encore) contre toutes les superstitions. Il y pose aussi les bases de ce qui formera sa méthodologie historique et critique, le refus d'appuyer la « vérité » sur l'autorité ni le nombre des opinions qui s'y rangent, sans l'avoir recoupée par des témoignages divers et crédibles. C'est que la formation des erreurs est double, dans la volonté malveillante, et dans l'intelligence mal informée. On sent ici déjà le cœur de son inquiétude : « peut-on connaître le passé ? » revient à la question « À quelles conditions pouvons-nous nous comprendre les uns les autres, et nous faire confiance ? »

Dictionnaire :

On a pu dire de son fascinant *Dictionnaire historique et critique* (1696) qu'il constitua la matrice des Lumières et de l'Encyclopédie. Bayle s'y fait l'avocat des formes de pensées et de vies écrasées et malmenées par l'histoire. La mise en scène de l'article, avec ses « remarques » en forme de digressions qui exposent les

« différends » sans prétendre les résoudre, a quelque chose de talmudique, comme une installation virtuelle d'hypertextes dont on chercherait le logiciel. Le projet même est burlesque : « Vous serez sans doute surpris de la résolution que je viens de prendre. Je me suis mis en tête de compiler le plus gros Recueil qu'il me sera possible des Fautes qui se rencontrent dans les Dictionnaires ». Dans ce « théâtre des fautes », Bayle fait voler en éclat la linéarité du discours, et expose la pluralité du réel à travers des dialogues fictifs, des recoupements de documents lacunaires, une incessante recherche pour tenter de *dire juste*.

Exil :

Né en 1647 au Carla en Ariège, mort en 1706 à Rotterdam, sa vie fut celle d'un exilé. Converti au catholicisme à Toulouse par les Jésuites dans le cadre des controverses qui préparent la Révocation de l'Edit de Nantes, puis revenu à la foi de ses pères, il est « relaps » et doit quitter le territoire français — il en gardera toujours, à l'égard de ce qui fait la sincérité, un doute fondateur de ce qu'il appellera « les droits de la conscience errante ». Réfugié à Genève, puis professeur à Sedan, en butte aux persécutions qui précédèrent la Révocation, il préféra l'exil à Rotterdam, où il fréquenta les dissidents religieux. Protégé par le pluralisme des Provinces-Unies, il résista tant aux censures du calvinisme officiel qu'aux objections des théologiens rationaux qui préparent l'Aufklärung ou l'Enlightenment.

Lumières :

Lire Bayle c'est procéder à une sorte d'anamnèse critique de la tradition des Lumières, jusqu'au point où elle trouve son origine dans un sentiment de « ténèbres », antérieur à la bifurcation entre les Lumières françaises, l'Aufklärung allemand, l'Enlightenment britannique — antérieur même à la bifurcation entre Lumières et Romantisme. Il ne s'agit pas de sortir des guerres de religion, qui sont pour lui des guerres de « langages », par en haut, avec la condescendance ironique de ceux qui sont au-dessus de la mêlée obscurantiste, mais d'en sortir par le bas, par la reconnaissance modeste que l'on est tous dans les ténèbres. Bayle prépare davantage des alter-Lumières que des Lumières radicales. Les *Nouvelles de la République des lettres*, qu'il publia de 1684 à 1687 dans des années cruciales de déchirement de la conscience européenne, et lues par des publics de toutes confessions et nationalités, constitua une des premières formes d'un espace public européen.

Naissance :

La sagesse équilibre sans cesse la liberté critique de l'émancipation par la reconnaissance d'une certaine étroitesse de point de vue de naissance : nous sommes tous des provinciaux. « S'il arrivait que les chrétiens et les Turcs qui vivent dans les mêmes villes fissent échange de leurs enfants à la mamelle, ceux des chrétiens seraient tous mahométans et ceux des Turcs chrétiens ». Bayle évoque ces doctrines « sucées avec le lait de l'enfance », et qui font que si l'on convertit les pères par la force, on aura les enfants par le préjugé de l'éducation. La morale est toujours interprétée dans des mœurs, des formes de vie concrètes qui ont leurs plis, leurs habitudes, leurs bizarreries. L'intelligence demande la modestie de reconnaître ses attachements, une finitude non entièrement dépassable : on n'est jamais entièrement émancipé, et un total libre examen est impossible.

Politico-théologique :

Dans son *Commentaire philosophique*, où il montre que l'on est obligé d'interpréter les Ecritures saintes, et que leur sens littéral est absurde, il fait l'apologie de la tolérance, et critique la terrible oppression religieuse de « la France toute catholique » et ses justifications scripturaires. Mais dans son *Avis aux Réfugiés*, il fustige les tentations de sédition religieuse des protestants français réfugiés, abritées derrière un discours « prophétique ». L'intrication de ces deux lignes, qui remontent de Hobbes et Machiavel, d'une part, et d'autre part de Milton et Bodin, jusque chez Calvin, aide à comprendre les paradoxes politiques de notre modernité. Comment penser ensemble la sécurité dans un monde où la guerre civile est toujours possible, et la liberté dans un monde où la puissance de légitimation et la force réunies peuvent devenir barbares ? Et comment penser à la fois un régime politique assez fort et indépendant des pouvoirs religieux pour protéger les minorités des majorités dangereuses, et une société assez tolérante pour soutenir la cohabitation de diverses confessions ? Tel est le cœur de son paradoxe.

Réciprocité :

Bayle a souvent été lu comme un auteur sceptique, qui rapporte le pour et le contre, et déconstruit tout. Mais c'est plus complexe, car s'il faut un brin sceptique contre le fanatisme de ceux qui pensent que leur sincérité est la seule qui vaille, il faut un brin dogmatique pour comprendre de l'intérieur la probité de chacun. C'est qu'avec l'irruption du Dieu biblique, le sujet aussi est devenu *volonté*, comme le souverain : comment distinguer la volonté de l'arbitraire ? Le scepticisme est alors le mur qui nous sépare et nous éloigne les uns des autres, et de nous-mêmes. Pour trouver un *modus vivendi*, il nous faut des règles assez universelles pour supporter l'exigence de possible réciprocité. C'est par là seulement que l'on peut sortir du chaos moral, du scepticisme absolu. D'où sa formule *Cogitas, ergo es* : on pense *avec* autrui, et la pensée est générée par la conversation.